

Le Cantique d'Anne : poésie et adoration

(2^e partie)

par Christophe Desplanque

Résumé de l'article précédent

Le Cantique d'Anne, un des hymnes «les plus achevés de tout l'Ancien Testament» (1), n'a été étudié le plus souvent que du seul point de vue de la critique textuelle. Mais au-delà des problèmes de transmission, le texte nous pose la question de son origine et de sa date probable de rédaction. Questions trop vite résolues, semble-t-il, par la plupart des commentateurs, sur la base du v. 10 (la mention du roi-messie) et d'un argument – douteux – de critique textuelle concernant l'insertion du C.A. dans le récit de 1 S 1-3 : ce ne serait que par un artifice rédactionnel que l'on trouve ce psaume d'époque royale chanté par Anne, dans le cadre du culte à Silo.

Mais une étude attentive montre que le C.A. s'enracine, bien au contraire, dans le cadre culturel et religieux de l'époque pré-monarchique. Par son vocabulaire et sa phraséologie, il s'intègre au corpus des anciens chants de victoire et se révèle proche des textes ougaritiques. Les approches stylistique (l'usage prépondérant du parallélisme répétitif, procédé ancien, révélant lui aussi un arrière-fonds cananéen), thématique (on ne trouve pas les topiques propres à «l'idéologie royale») et surtout théologique (les motifs cosmologiques n'occupent pas encore, dans la louange, la place qu'ils prendront dans des psaumes plus tardifs, tels que les Chants du «Règne de YHWH») aboutissent à des conclusions similaires. Dès lors, la promesse faite à l'oint de YHWH et à sa descendance, au v. 10, revêt l'aspect d'une prophétie.

Dans ce deuxième article, plus «littéraire» à proprement parler, nous étudierons le C.A. en lui-même, comme poème à la gloire de YHWH souverain et sauveur. Mais sans doute les résultats auxquels nous a conduit l'approche critique pourront-ils nous aider à mieux apprécier le sens, la portée, et, pourquoi pas, la beauté de la louange d'Anne.

(1) La formule est de R. Tournay, «Le Cantique d'Anne; 1 S 2,1-10» in *Mélanges D. Barthélémy, O.B.C.*, Göttingen 1981, p. 555.

L'hymne et sa structure

Une traduction ne peut qu'imparfaitement rendre compte des procédés de style et de composition de l'original. Néanmoins, certains traits apparaissent de façon très nette dans la version française (2).

Tout d'abord, la récurrence de la formule «élever la corne» (*hārīm qeren*) aux vv. 1 et 10, c'est-à-dire au début et à la fin de l'hymne : à «ma corne monte avec YHWH» répond, comme en écho, «(YHWH) élèvera la corne de son Oint». Cette disposition, rappelons-le, met en relation étroite la grâce accordée à Anne et celle qui le sera au roi, dans l'avenir (3).

Deuxième fait notable, qui concerne cette fois la structure d'ensemble du C.A. : il compte (du moins avec les corrections que nous avons adoptées) 19 distiques. Ce nombre impair privilégie évidemment le distique central, correspondant au v. 6 : «YHWH est celui qui fait mourir et revivre/ Qui envoie au Shéol et en fait remonter.» Central, ce vers l'est aussi par son sens : il n'y a pas d'affirmation plus forte de la souveraineté universelle de YHWH que d'exalter son pouvoir de donner la vie ou la mort. Rappelons-nous que pour exprimer l'omnipotence divine, l'hébreu emploie fréquemment des formules à deux termes antithétiques, les «binômes de totalité» (cp. Dt 32,39, Es 45,7, 2 R 5,7) (4).

Les vv. 1 et 10, dont nous parlions plus haut, sont équidistants du v. 6. Il n'y a pas qu'eux ! Quatre fois dans l'hymne revient la préposition *ky* («car»), pour appuyer une affirmation concernant le Seigneur ou l'un de ses attributs, toujours en tête d'un distique. A ce double lien s'ajoute le fait que les quatre distiques en question se trouvent disposés symétriquement, deux par deux (2 ab – 9 ef et 3 cd – 8 ef) autour du distique central. A la sainteté incomparable de YHWH (v. 2) correspond la certitude de sa victoire sur l'impie (v. 9) et, parallèle encore plus frappant, son pouvoir de déterminer les actions-mêmes des hommes (v. 3) n'a d'égal que son règne sur «les piliers de la terre», c'est-à-dire sa création (v. 8).

Tous ces liens, à la fois formels et sémantiques, font du v. 6 le pivot, l'axe de symétrie autour duquel s'articule, en un subtil jeu de miroirs, l'hymne tout entier. On peut relever d'autres traces de ce procédé. Le tétragramme apparaît neuf fois dans le C.A., et, bien entendu, quatre

(2) Par commodité, nous citerons la traduction proposée dans le premier article (*HOKHMA* 23/1983, pp. 34-36) et reprise ci-après, avec une modification au v. 9 (cf. *infra*, n° 6).

(3) Sur le sens de l'expression, cf. *HOKHMA* 23, pp. 38 s., 41.

(4) Cf. G. Lambert, «Lier-Délié : l'expression de la totalité par l'opposition des deux contraires», *Vivre et Penser (= Rev. Biblique)*, 1944, pp. 91-103, p. 99, l'auteur remarque que c'est sur l'opposition des termes encore plus que sur leur sens que repose l'idée de totalité.

fois de chaque «côté» du v. 6. Plus saisissant encore: dans la première partie (vv. 1-5), les verbes expriment toujours une action *humaine* (5). Dans la deuxième (vv. 7-10), au contraire, c'est YHWH qui devient le sujet de toutes les formes verbales, une série de participes et d'*inflectums* qui constituent une contemplation émerveillée du Dieu éternellement agissant (6). L'auteur n'a pas voulu par là séparer les domaines de l'action divine et de l'action humaine. Au contraire, Dieu est tout aussi actif dans l'histoire des hommes qu'au sein du cosmos pétri par sa main. Seulement, dans le cantique, cette action, cette présence passe de l'implicite (c'est «avec» ou «par» YHWH que le psalmiste est victorieux au v. 1, et c'est YHWH qui opère tous les bouleversements des vv. 4 et 5, même s'il n'est pas nommé) à l'explicite (deuxième partie), du latent au patent. A partir de sa propre situation, de l'événement en apparence insignifiant qu'elle a vécu, Anne, en visionnaire, élargit l'horizon de sa louange. Le Dieu qui a répondu à son humble prière est aussi le possesseur des piliers de la Terre, celui dont la voix de tonnerre juge les extrémités du monde. Le miracle de la naissance de Samuel et ce qu'il signifie, loin d'être idéalisé, se trouve transfiguré; pour s'en convaincre, il suffit de comparer le vocabulaire des deux strophes symétriques, D et D' (voir le texte ci-dessous). Les vv. 7 et 8 ne quittent pas le domaine concret de l'existence, dont les vv. 4 et 5 nous donnent une vue d'ensemble, saisissante d'ailleurs par sa concision. Simplement, ils *l'élèvent* (7) aux perspectives universelles, dans le champ du divin.

(5) Encore une fois, la traduction ne doit pas induire en erreur. Les verbes «être» sont sous-entendus aux vv. 2 et 3, dans l'hébreu... De même, le verbe fixer au v. 3 y est à la forme passive. YHWH n'est donc pas ici le «sujet» de l'action, mais, au sens propre comme au sens grammatical, son «complément d'agent»!

(6) A une exception près, le verbe *yigbor* du v. 9c, «car l'homme ne vainc pas par la force». Mais la traduction n'est pas sûre, et nous l'avons modifiée dans le texte que nous reproduisons ci-après. En effet, le stique pourrait être interprété «car le Puissant l'emporte sur l'homme par sa force», selon le sens que l'on donne à la particule *l'*, interprétée par les Massorètes comme la négation *lo'*. G. Dejana, «L'y nel semitico del Nord-Ovest ed in 1 S 2,9», *Lateranum* 45/1979, pp. 1-9, conteste cette lecture. Il voit dans *l'* une forme courte de l'épithète divine *l'y*, attestée dans des noms théophores retrouvés sur des inscriptions sémitiques, sur des *ostraca* d'Éléphantine, et présente en divers points de l'A.T. Albright, Gordon et d'autres voient en *l'y* la racine de *Alyin*, «le Puissant», qui désigne Ba'al dans la littérature cananéenne. En ce qui concerne 1 S 2,9, les arguments de Dejana semblent convaincants: outre le fait que *yigbor* aurait Dieu pour sujet, comme toutes les formes verbales des vv. 7-10, on peut noter que la traduction habituelle met le stique hors-contexte (la Bible de Jérusalem le met d'ailleurs entre parenthèses!), tandis que la correction restitue un parallélisme très net avec le stique suivant, et même le premier distique du v. 10:

«Car Le Puissant	l'emporte sur l'homme par sa force
« YHWH	le brise, son adversaire
« Le Très-Haut	tonnera dans les cieux
« YHWH	jugera les confins du Monde...

Les deux épithètes d'origine cananéenne (*l'* et *lw*, abrégé de *Celyon*, le Très-Haut) alternent avec le tétragramme.

(7) A noter, l'emploi répété dans cette strophe D' du verbe *rwn*, «élever», le même que celui des vv. 1 et 10, par lequel l'auteur montre bien le mouvement qu'il entend donner à sa louange!

L'hymne présente donc une structure à la fois bi-partite (par l'agencement des strophes et des thèmes) et concentrique (les deux parties s'appelant l'une l'autre autour du distique central). Un schéma nous permettra de mieux rendre compte de cette construction, pour laquelle l'auteur du C.A. n'a ménagé ni sa peine, ni son art.

- A. v. 1 *Mon cœur exulte avec YHWH*
Ma corne monte avec YHWH
Bouche ouverte sur mes ennemis
Je me réjouis de ta victoire.
- B. v. 2 *Car nul n'est saint comme YHWH*
Pas de juste comme notre Dieu
Non, nul n'est (saint) sinon toi
Pas de rocher comme notre Dieu.
- C. v. 3 *Ne répétez pas de fières paroles*
Dans votre bouche, n'ayez point d'arrogance
Car YHWH est le Dieu des Connaissances
Et c'est bien lui qui fixe les actions.
- D. v. 4 *Les arcs des puissants sont brisés*
Les faibles se ceignent de force
 v. 5 *Les repus se louent pour du pain*
Les affamés sont rassasiés
La stérile enfante sept fois
La mère riche en fils se fane.
- E. v. 6 *YHWH est celui qui fait mourir et revivre*
Qui envoie au Sheol et en fait remonter.
- D' v. 7 *YHWH dépouille et enrichit*
Il abaisse. Il élève, aussi
 v. 8 *Du sol, il redresse le pauvre*
Du fumier, tire le mendiant
Pour les faire asseoir avec les grands
Et posséder un trône de gloire.
- C' *Car à YHWH sont les piliers de la Terre*
C'est sur eux qu'il a posé le monde
 v. 9 *Les pas de ses fidèles, il les garde*
Mais les méchants se perdent dans les ténèbres.
- B' *Il fait grâce à celui qui le prie*
Et bénit l'année du juste
Car (le Puissant l'emporte sur l'homme par sa force)
YHWH le brise, son adversaire.
- A' v. 10 *Le Très-Haut tonnera dans les cieux*
YHWH jugera les confins du monde
Il donnera force à son roi
Elèvera la corne de son Oint.

Du particulier à l'universel

La construction de l'hymne permet donc une élévation, un élargissement de la louange du psalmiste, et ce sur plusieurs registres. Tout d'abord, celui du temps: la bénédiction *présente*, la victoire acquise (strophe A), est un gage pour l'*avenir*, la promesse de la victoire et d'une descendance pour le futur roi d'Israël (strophe A'). Mais déjà, dans ces deux strophes, apparaissent d'autres couples antithétiques: l'événement historique, ponctuel de la victoire de YHWH sur les ennemis du psalmiste (1 cd) – n'oublions pas qu'Anne – réinterprété pour sa propre situation un ancien chant de victoire – débouche sur le jugement de toutes les nations (10 ab). YHWH sauveur, acteur dans l'histoire d'un petit peuple, est aussi le juge de l'Univers.

Ce mouvement du salut au jugement et de l'historique au cosmique se retrouve dans les autres paires de strophes. Au v. 2 (strophe B), il est question de l'incomparabilité de YHWH, notion liée, dans l'A.T., à celle du Salut (8). La strophe symétrique oppose à la grâce accordée au juste l'écrasement du méchant (v. 9 c-f) – développant donc le thème du jugement. Même mouvement, encore, aux strophes C et C'; au v. 3, le psalmiste s'adresse à ses ennemis: qu'ils ne se croient pas trop forts, car ils ne sont que des jouets dans la main du *Dieu des Connaissances*. A ce thème de la souveraineté de Dieu dans l'histoire des hommes répond, comme nous l'avons vu plus haut, celui de la création (v. 8 ef) et, bien sûr, du jugement des fidèles et des méchants. Il peut paraître curieux de trouver ces deux thèmes, assez éloignés, dans la même strophe. R. TOURNAY donnait de cette proximité l'interprétation suivante: «Dieu affermit la Terre par des colonnes très solides (comme du métal), de façon que ses fidèles puissent y marcher sans choir ou chanceler; Dieu préserve leurs pas, alors que les impies chancellent et tombent, disparaissant de la terre des vivants (cf Pr 3,19,23; Ps 116,8-9; Jb 38,4,13-15; Ps 82,5-7). On rejoint le thème, classique dans la psalmique et ailleurs, de la stabilité et de la sécurité des justes (9).»

Au fur et à mesure que l'on progresse vers le centre de l'hymne, les images gagnent en force d'expression. A la strophe D (vv. 4-5), le règne de YHWH s'étend sur les moindres replis de l'existence, sur tous les domaines de la société humaine: les rapports de force militaires, économiques et même biologiques (!) se trouvent inversés par l'intervention divine. Ici, la louange s'enrichit d'un nouveau procédé: «l'inversion thématique», procédé central par sa position dans le texte

(8) Cf. *HOKHMA* 23/1983, p. 37.

(9) Extrait du compte rendu d'un mémoire de maîtrise sur le Cantique d'Anne, soutenu à l'École Biblique de Jérusalem en 1964, par J.-P. Sandoz. Le document nous a été communiqué par ce dernier.

mais aussi par sa signification, et, partant, pour la compréhension du texte tout entier. Il vaut la peine de s'y arrêter.

Le jeu des contraires

Nous avons vu que la tension et l'opposition des contraires, mises en valeur par la structure de notre texte, n'avaient pour but que de signifier la souveraineté de YHWH sur la totalité de l'univers. L'expression la plus forte de ce pouvoir absolu se trouve, comme de juste, au centre du poème. YHWH peut donner la vie comme la mort. Notons bien qu'ici nous ne voyons qu'une *juxtaposition* des contraires dans chacun des deux stiques qui forment le v. 6 (10).

Aux vv. 4-5, par contre, les deux termes de chaque opposition *échangent* les qualités qui les opposent : les forts deviennent faibles et les faibles forts, les riches doivent retrousser leurs manches pour gagner leur pain tandis que les pauvres sont rassasiés, la stérile devient féconde et la mère féconde, stérile. C'est le monde à l'envers !

On trouve d'autres exemples de « mérismes » (11) dans la littérature Proche-Orientale ancienne, mais, curieusement, le contexte n'est plus celui de la louange : ces bouleversements de l'ordre et des rapports de force deviennent prétextes à lamentations !

J. NOUGAYROL a publié trois textes en provenance d'Ougarit, inégalement préservés, rédigés en suméro-akkadien, qu'il a intitulés « sagesse en dictons » (12). Il s'agit de réflexions sur la condition humaine, composées à partir de clichés littéraires. Voici un extrait de l'un d'eux (texte 164 (R. Sh 25.130, lignes 24'-38')) :

« Les ho(mm)es, c(e qu'ils f)ont, ne le savent pas eux-mêmes.
« Le sens de leurs jours et de leurs nuits se trouve auprès des dieux.
« Qui ne fixe aux hommes une corvée (de plus) ?
« Qui ne dit du mal des hommes
« Qui ne vilipende le faible ?
« *Le fils de l'infirme passe devant le fils du coureur*
« *Le fils du riche tend la main (13) au fils du pauvre*
« Tel est le lot de l'homme de bien.

(10) Le second illustrant par l'image de la descente et de la remontée du Shéol l'idée générale du premier.

(11) Terme technique, emprunté au vocabulaire linguistique, qui désigne le procédé de l'inversion thématique.

(12) J. Nougayrol, *Ugaritica V*, Paris 1968, pp. 291 ss.

(13) C'est-à-dire lui demande la charité !

NOUGAYROL lui-même remarque le conservatisme absolu de ce texte; plus précisément celui que trahissent les deux mérismes: en parlant des fils des individus des catégories opposées, il sous-entend que nul ne doit sortir de sa classe sociale (ou même physique!), du moins en droit. Le dernier vers indique que nous sommes en présence de la thématique classique du «juste souffrant», auquel l'ordre antérieur à l'intervention divine était nettement favorable.

On trouve le même ton scandalisé dans une prière adressée à Ishtar, qui évoque sur un ton désespéré le renversement du rapport des forces (14):

59 «Jusques à quand, ma Dame, le sot et le débile me dépasseront-ils?

60 «Le traînard m'a précédé et moi je suis resté le dernier.

61 «Les faibles sont devenus forts et moi je suis devenu faible.

L'implorant se situe d'emblée du côté des intelligents, des rapides, des forts, bref de ceux qui réunissent les qualités qui s'avèrent nécessaires – encore aujourd'hui – pour «réussir dans la vie» et marcher sur les pieds du voisin!

On pourrait encore citer le «Job babylonien», cette théodicée datée d'environ 1000 avant J.C. revêtant la forme d'un dialogue entre un «souffrant», qui expose les maux découlant de l'injustice sociale, et son ami, qui tente de rendre compte de cette réalité en dissertant sur le gouvernement divin de l'univers. L'inversion des rôles et des pouvoirs constitue ici encore, pour le souffrant, un sujet de révolte (15).

Tous ces textes s'opposent fondamentalement au C.A. en ce sens que le bouleversement par Dieu des rapports de force, de l'ordre social en particulier, *scandalise* le juste, alors qu'en 1 S 2,4-5 il est objet de louange. C'est que d'un côté le juste se trouve lésé, alors que de l'autre il bénéficie de cette intervention divine. Ainsi, la thématique du juste souffrant, présente dans l'histoire d'Anne (voir les vexations que lui inflige sa coépouse Peninna, 1 S 1,6 ss.) est traitée dans le C.A. d'une manière tout à fait révolutionnaire; non pas dans la perspective des «forts» (où le bouleversement de l'ordre social se trouve compensé par le rétablissement final du juste affligé – voir Job) mais dans celle des faibles, des pauvres, des opprimés (auxquels ce bouleversement apporte la délivrance et même (voir les vv. 7 et 8) l'élévation aux prérogatives et attributs suprêmes).

(14) Trad. de M.-J. Seux, *Hymnes et Prières aux dieux de Babylonie et d'Assyrie*, LAPO 8, 1976, pp. 186-194. Il existe trois versions de ce texte (babylonienne, hittite et akkadienne), découvertes à Boghaz-Keui. Le texte original doit remonter au milieu du II^e millénaire.

(15) Cf. en particulier, les mérismes de la strophe XVII, 181-187, dont on trouvera la traduction dans W.-G. Lambert, *Babylonian Wisdom Literature*, Oxford 1960, p. 81. L'œuvre doit son titre aux ressemblances évidentes avec le livre de Job.

Une conclusion s'impose : un lieu commun de la littérature sapientiale du Proche-Orient ancien, la souffrance du juste, bénéficie dans le C.A. d'un éclairage et d'une mise en perspective tout à fait originaux. Tout à fait appropriés, en somme, à la situation vécue par Anne. Ce qui nous amène une fois de plus à rejeter l'identification du C.A. à un psaume royal, célébrant la force donnée par YHWH au monarque, aux dépens de ses ennemis. Ce psaume n'est pas écrit du point de vue d'un puissant, mais de celui des « Pauvres que Dieu aime », pour reprendre le titre d'une étude d'A. Gelin sur ce thème fondamental de l'Ancien Testament.

Méditer le Cantique d'Anne

L'hymne que nous venons d'étudier ne doit pas seulement susciter en nous une « émotion esthétique », même si – et cela compte – la beauté et le génie artistique qui présidèrent à sa composition constituent une invite à l'adoration. Il nous enseigne ce qu'est la vraie louange : louer, ce n'est pas tant remercier Dieu pour l'exaucement de notre prière, de la demande précise que nous avons formulée en nos cœurs, que « tirer prétexte » de cette réponse pour le glorifier de toute son œuvre, de la création au Salut, de la victoire au jugement, de la mort à la vie.

C'est là la portée profonde de la reprise, de l'appropriation par Anne d'un chant de victoire ancien. Dans l'exaucement de son vœu, dans ce « petit homme » (trad. de la Bible de Jérusalem pour 1 S 1,11), Anne discerne la main du Dieu guerrier, du Dieu qui relève les faibles et redresse l'injustice, du Dieu qui fait vivre et qui juge. Elle contemple en son enfant toute l'histoire du Salut, de la Création jusqu'au Roi-Messie et au-delà (16).

Dans cette perspective, comment ne pas faire une lecture christologique du Cantique d'Anne ? Pas seulement à cause du *Magnificat*, son équivalent néotestamentaire, chanté par Marie qui vient de concevoir le Messie. Plutôt, par la place centrale que l'hymne accorde au pouvoir que Dieu a de ressusciter les morts (car c'est bien le sens de cette « remontée du Shéol » dont nous parle le v. 6). Et aussi, bien sûr, par cette allusion finale au Messie, rempli pour toujours de la force divine (17). Mais, surtout, par l'extension vers l'infini des conséquences de la venue au monde – miraculeuse – d'un enfant.

(16) Aussi, dire que le C.A. ne doit son insertion dans l'histoire d'Anne et de Samuel qu'à la mention, au v. 5, de la femme stérile qui enfante, comme le font nombre de commentateurs, c'est manquer l'essentiel.

(17) Le mot *ʿoz*, employé au v. 10, désigne toujours, dans la littérature hymnique de l'A.T., la puissance exercée par Dieu ou bien conférée à celui qu'il veut sauver et bénir – par opposition à la force « humaine », *bayil* (v. 4b).